

Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 28

Juin 2010

Élection du maire Payan, lundi 10 janvier 1910

Luc Cordeau

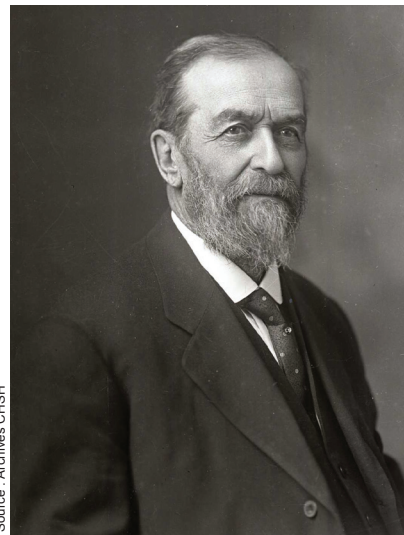
Nous reproduisons ici la chronique que faisait paraître M. Luc Cordeau, directeur général du Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* pour souligner le centième anniversaire de l'élection d'un protestant à la mairie de la ville. M. Cordeau nous a aimablement fourni quelques notes complémentaires.

Jean-Louis Lalonde

Le recensement de 1911, nous apprend que la ville de Saint-Hyacinthe compte 9 797 habitants dont 9 700 sont de religion catholique. Cette ville épiscopale où l'on retrouve l'évêché du diocèse catholique de Saint-Hyacinthe depuis 1852, compte un Séminaire depuis 1811 ainsi que plusieurs communautés religieuses. Saint-Hyacinthe est également une ville industrielle comprenant principalement des manufactures reliées au domaine du textile.

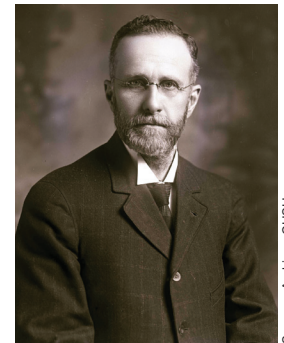
Le facteur d'orgues Casavant Frères, fondé en 1879 par les frères Samuel et Claver Casavant, est une compagnie bien établie et connue mondialement. En 1910, l'entreprise compte 149 employés. De son côté, la tannerie Duclos et Payan emploie environ 150 personnes. Cette dernière a vu le jour à Saint-Hyacinthe en 1873. En plus de ses installations maskoutaines, elle possède un important « magasin de gros » à Montréal où l'on peut retrouver toutes les variétés de cuirs qu'elle produit.

À Saint-Hyacinthe, la campagne électorale qui a conduit à l'élection du maire Payan, en janvier 1910, avait fait couler beaucoup d'encre. En effet, les trois journaux locaux n'avaient pas peur d'afficher leur couleur. Comme une véritable lutte à finir, tous les coups étaient permis. D'un côté, le journal libéral *L'Union* qui prenait pour Paul-Frédéric Payan, de religion protestante, industriel, co-propriétaire de la Tannerie Duclos & Payan. De l'autre, le journal conservateur, *Le Courrier* et le journal *La Tribune*, qui se disait politiquement indépen-



Source : Archives CHSH

Paul-F. Payan, maire, de 1910 à 1914.



Source : Archives CHSH

Samuel Casavant, candidat défait.

nant, mais qui en réalité, avait un fort penchant conservateur. Ces deux journaux préféraient Samuel Casavant, catholique, industriel, co-propriétaire de Casavant Frères. Payan avait été conseiller municipal de la Ville de Saint-Hyacinthe de 1881 à 1884. Casavant détenait un poste de conseiller depuis 1904.

Les opposants à Paul-F. Payan lui reprochaient notamment que son fils Louis était conseiller municipal de Saint-Hyacinthe, qu'il était président de la compagnie qui fournissait de l'éclairage à la Ville, qu'il était trop âgé, qu'il n'était pas de religion catholique, qu'il s'était opposé en 1899, que la Ville paye les travaux de restauration de la Croix du Jubilé avec les deniers publics, que son industrie était moins importante pour Saint-Hyacinthe que celle de son adversaire, et qu'il ne payait pas bien ses employés.

Casavant était surtout accusé d'incompétence et même d'imposture, principalement dans le dossier de construction d'un réseau d'égout pour desservir notamment les Sœurs de La Présentation. En tant que Conseiller municipal, on l'acc-



À cette époque, l'Hôtel de Ville était situé au second étage du Marché.

cusait d'avoir caché la vérité quant aux coûts de construction afin d'éviter une consultation publique. On lui reprochait également que contrairement à la Compagnie Duclos & Payan, qui payait des taxes municipales, la compagnie Casavant Frères, elle, s'étant installée en dehors des limites de la Ville, profitait de tous les services sans payer de taxes à Saint-Hyacinthe.

Journal Le Courrier

Samedi 18 décembre 1909 : «Un nombre considérable de citoyens ont sollicité M. Samuel Casavant à se porter candidat à la mairie. Que monsieur Casavant soit élu, cela ne fait aucun doute, à ceux qui ont des yeux pour voir. [...] M. Paul F. Payan est encore sur les rangs comme candidat à la mairie. Nous revenons à la charge pour lui exposer des raisons additionnelles pour établir que sa candidature n'est pas convenable dans les circonstances actuelles. Il doit se retirer de la lutte. L'an dernier [son fils], M. Louis Payan fut élu [conseiller]. Il est inconvenant que le père siège dans un conseil dont le fils fait déjà partie. En cas d'égalité

des voix, M. Payan, père, aurait-il assez de grandeur d'âme, pour défaire le vote de son fils, et le fils avant de voter ne s'assurerait-il pas du sentiment de son père ? M. Paul Payan est le président de la Cie des Pouvoirs Hydrauliques et y a des intérêts considérables. Le contrat d'éclairage municipal [avec cette compagnie] se termine dans deux ans. Avec le père et le fils dans le Conseil, les intérêts de la Ville ne seront pas en face de cette indépendance que l'équité la plus simple et la prudence la plus élémentaire commandent».

Vendredi, 24 décembre 1909 : «S'il nous faut choisir comme maire un homme qui puisse nous représenter aux congrès religieux qui doivent se réunir sous peu [Congrès eucharistique de Montréal, en 1910, Centenaire du Séminaire, en 1911], il nous faut aussi un homme d'affaires dont les relations sont étendues et qui puisse amener de nouvelles industries en notre ville. Le seul des deux candidats en présence qui réussisse ces deux conditions c'est Samuel Casavant. Lequel des deux candidats en présence a l'industrie la plus importante pour Saint-Hyacinthe ?

Lequel est le plus progressif ? Lequel a rendu plus de services et est appelé à en rendre davantage à la classe ouvrière ? Pour tout homme qui raisonne un peu, la réponse c'est Samuel Casavant. La fabrique d'orgue de Casavant Frères a été créée de toutes pièces par le talent, le génie industriel de messieurs Claver et Samuel Casavant. Les frères Casavant ont fait d'une modeste petite manufacture, un établissement de tout premier ordre. Saint-Hyacinthe est cent fois plus connu par la manufacture Casavant Frères que par la Tannerie Duclos & Payan. La maison Casavant Frères paie les plus forts salaires de Saint-Hyacinthe. Chez messieurs Duclos et Payan, si l'on retranche les salaires des associés et de leurs familles, et de trois ou quatre contre maîtres, les salaires restants feraient maigre figure à côté de ceux qui se paient chez Casavant Frères. Nous invitons les «voteurs» ouvriers à se renseigner, à comparer et à juger si un vote pour Samuel Casavant ne vaut pas sous le rapport de leurs intérêts, bien mieux qu'un vote pour monsieur Payan».

Samedi 18 décembre 1909 : «M.

Payan est l'un des citoyens les plus âgés de cette ville (il était né en 1840). On dit que sa santé demande des ménagements. M. Casavant touche à peine à la cinquantaine. La mairie ne rajeunit ni ne ragaillardit les gens : et les promesses de *L'Union* ne vaudront rien contre l'influence insidieuse du bonnet de coton, de la robe de chambre et des pantoufles dont le vieux M. Payan est menacé à courte échéance. Votez pour Samuel Casavant et ce vote vaudra mieux pour Saint-Hyacinthe. [...] La dernière saleté de *L'Union*. – Il fallait à la digne feuille, une phrase de curé pour étayer sa fière proposition que ce sont les protestants qui font vivre les catholiques de Saint-Hyacinthe et que dès lors M. Payan est mûr pour la mairie».

Journal La Tribune

Vendredi le 7 janvier 1910 : «La défaite de M. Payan doit être écrasante. Électeurs véritablement soucieux de l'honneur de St-Hyacinthe, et de son progrès, écrasez la clique et ses candidats. Électeurs votez contre M. Payan : 1) Parce que Louis Payan est échevin et qu'il ne convient pas, que le père et le fils siègent ensemble au même Conseil ; 2) Parce que M. Payan est le président de la Cie des Pouvoirs Hydrauliques, qui a avec la Ville, un contrat pour l'éclairage municipal ; 3) Parce que M. Payan, affaibli par l'âge et la maladie, manquerait de vigueur et d'activité ; 4) Parce que M. Payan, en dehors des affaires de son industrie n'a jamais manifesté aucune qualité administrative qui puisse lui mériter suffrage ; 5) Parce que M. Payan quand il a eu sous sa direction, l'École des Arts, la moyenne des élèves, qui était de 20 à son arrivée, est tombée à 9 et le montant des allocations qui était de 200\$ est tombée à 125\$; 6) Parce que M. Payan n'a jamais pris aucune part à nos manifestations nationales, et qu'il s'est toujours montré fanatique et intolérant ; 7) Parce que M. Payan lors de la reconstruction de la Croix [du Jubilé] de la rue Girouard, en 1899, a protesté d'une façon mesquine et par étroitesse d'esprit contre une dépense de quelques piastres ; 9) Parce que M. Payan, ne pourrait pas lors de grandes fêtes religieuses [catholiques] et civiles qui s'organisent à St-Hyacinthe et à Montréal remplir les devoirs d'un

maire et représenter notre population. Votez pour M. Casavant. – L'industrie qu'il dirige, tout en jetant du lustre sur St-Hyacinthe, est à cause des gros salaires qui y sont payés. Son dévouement passé au Conseil municipal, à la Commission scolaire et au Conseil des Arts, et son expérience des affaires municipales sont autant de garanties d'une sage administration».

Journal L'Union

Mardi, 4 janvier 1910 : «Convaincus d'imposture – Le coût probable de l'égout des Sœurs était de 8 450\$ - Sa construction condamnée par l'ingénieur qui en a fait le tracé – Dans quelques années il faudra le remplacer par un autre. – Dans un de nos derniers numéros nous avons publié un article qui a jeté le désarroi dans le camp de M. Casavant. Nous accusions M. Casavant d'avoir fait voter la construction de l'égout des Sœurs par parties de manière à empêcher les électeurs de se prononcer sur cette construction inutile qui leur a coûté six mille dollars environ. Nous disions que les estimés de M. Henri Dessaulles, ingénieur, fils du Sénateur Dessaulles qui supporte la candidature de Casavant, à neuf mille dollars environ. Dans ce cas, M. Casavant était obligé de soumettre son règlement à l'approbation des propriétaires fonciers».

Dimanche, 9 janvier 1910 : «M. Casavant est un des propriétaires de la manufacture Casavant Frères. Quand il a établi sa manufacture, il l'a bâti à quelques pieds de la ville de Saint-Hyacinthe et dans quel but ? M. Casavant voulait par là jouir de tous les avantages d'une ville sans avoir à supporter les charges des taxes par lesquelles ces avantages sont procurés. En effet, les bâtisses de monsieur Casavant ne paient pas de taxes à la ville et cependant elles sont protégées contre l'incendie par notre service d'aqueduc, par nos pompes à vapeur et par nos pompiers. La police exerce aussi sa surveillance sur cette manufacture et la protège contre les voleurs. En un mot, il jouit de tous les avantages que la ville procure à ses citoyens mais avec cette différence que les contribuables ont à payer le coût des utilités publiques et que la manufacture Casavant en jouit sans aucunes charges».

«L'Union a 200\$ à parier que M. Payan sera élu maire de Saint-Hyacinthe à l'élection».

Mardi 11 janvier 1910 : «La Voix du Peuple. – Tous nos hommes sont élus. – Les électeurs font mordre la poussière à tous les candidats de M. Casavant. – M. Payan élu par 137 voix de majorité. M. Payan a toujours été le candidat de L'Union».

Paul F. Payan, maire (1910-1914)

Pendant le mandat de Paul F. Payan à la mairie de la ville de Saint-Hyacinthe, les services publics d'électricité ont été municipalisés en 1911, un imprimé promotionnel bilingue de soixante pages portant sur Saint-Hyacinthe a été publié en 1912 afin d'attirer de nouveaux résidents ainsi que de nouvelles industries, en 1913, les ponts traversant la rivière Yamaska sont devenus publics, le 17 juin 1914, le maire Payan accueillit de grands visiteurs, Son Altesse Royale le duc de Connaught, gouverneur général du Canada, ainsi que la duchesse et la princesse Patricia, de nouvelles industries ont vu le jour au cours de période 1910-14. En août 1914, Payan remet sa démission. Il aurait pris sa décision au mois de janvier précédent.

Les informations actuellement disponibles ne permettent pas de croire que le mandat du maire Payan ait été au centre de controverses religieuses. Les critiques de la période électorale ne se seraient pas réellement poursuivies par la suite sauf en juin 1914, lors de la procession de la Fête-Dieu. En effet, lors de cette cérémonie religieuse du dimanche 14 juin, le maire Payan a demandé à la fanfare du Patronage Saint-Vincent-de-Paul de cesser de jouer de la musique lors de son passage devant l'église presbytérienne où se déroulait un office. Comme lors de la période électorale de 1909, les journaux *Le Courrier* et *La Tribune* dénoncèrent avec vigueur cet incident. Pour sa part, *Le Clairon* publia une lettre du maire donnant ses explications sur l'événement. À son décès survenu en 1919, le maire Payan reçut des éloges du journal *Le Courrier* pour qui «monsieur Payan a été l'un des citoyens les plus respectés et les plus utiles de notre cité». (3 juin 2010)

Spreeman, John (1901-1989)

SPREEMAN, John, colporteur, évangéliste des Frères chrétiens, né à Toronto, en juin 1901 et décédé dans la même ville, en 1989, inhumé au cimetière de Pine Hill. Il avait épousé Nellie Martin en 1936 et après le décès de sa première épouse, Eileen Granger en 1969.

John était né en juin 1901 dans le quartier de York à Toronto, le cinquième d'une famille de six enfants composée de trois filles et de trois garçons. Il était le fils de John Spreeman, un charpentier qui travaillait dans la construction et de son épouse Géraldine. Ses parents faisaient déjà parti des Frères chrétiens. Converti à l'âge de 14 ans, John Spreeman manifesta tôt le désir de servir Dieu. Il avait entendu dire que bien peu de Canadiens français étaient nés de nouveau et son cœur était pris de compassion à la pensée qu'ils étaient perdus pour l'éternité. Il décida de venir travailler au Québec et s'y prépara en suivant des cours de français.

En décembre 1926, à l'âge de 25 ans, il quitta sa Province natale pour Montréal avec le soutien des chrétiens torontois réunis au nom du Seigneur Jésus-Christ au *Pape Avenue Gospel Hall*. En véritable pionnier des Frères chrétiens, il faisait ses premiers pas en terre québécoise sans savoir ni où ni comment il serait reçu, faisant confiance au Seigneur pour subvenir à ses besoins. Ce qui ne manqua pas, sans avoir à lancer des appels de fonds! Il en fit un de ses principes pour le reste de son existence. Il fallait du courage pour se lancer comme évangéliste chrétien dans une Province complètement dominée à cette époque par l'Église catholique romaine.

Heureusement, John Spreeman fut accueilli chaleureusement par l'assemblée anglaise des Frères connue sous le nom d'*Ogilvy Gospel Hall*. À un ami qui lui demandait combien de temps il s'attendait à rester, il avait répondu: «Je m'attends de ne quitter que pour aller au ciel!». Il y trouva donc une famille spirituelle car les frères de cette



Église de Girardville à ses débuts.

assemblée ne manqueront pas de lui prodiguer leurs encouragements au fil des années.

À partir de là, il se consacra corps et âme à l'œuvre pour laquelle il avait été appelé. Il s'était trouvé un logement en ville et de cet endroit il se mit à rayonner, dans les environs puis de plus en plus loin par de nombreux voyages dans la Province, muni d'une provision de traités et de Nouveaux Testaments, n'hésitant pas à présenter l'Évangile à tous ceux qu'il rencontrait et recourait même à la prédication en plein air.

Il eut beaucoup à souffrir. À Sherbrooke, à Thetford Mines, à Rouyn en Abitibi et dans la région du Lac Saint-Jean, en particulier, il dut faire face à de violentes oppositions, des foules ameutées par le clergé s'en prirent à lui. Selon les circonstances, on le surveilla, le soupçonna d'être un personnage indésirable ou dangereux, on l'arrêta et on le mit en prison, on le kidnappa même. À Girardville, on le menace de mort, ainsi que Noah Gratton, son coéquipier à partir de 1933. On voulait à tout prix se débarrasser de ces deux « ministres protestants » en les jetant à la rivière.

Malgré tout, c'est en 1934, à



John Spreeman et Noah Gratton plus âgés

Girardville au Lac-Saint-Jean, qu'ils purent implanter la première assemblée de Frères chrétiens. Trois ans plus tard, une autre assemblée francophone vit le jour à Montréal, rue Masson, dans le quartier de Rosemont et en 1943, à Rollet dans le Témiscamingue.

Pour poursuivre sa tâche avec plus d'efficacité, John Spreeman se donna la peine d'apprendre plus à fond le français et s'en servit pour écrire plusieurs traités pouvant servir à l'évangélisation. De plus, lors de ses visites en Ontario, il organisa à Toronto des groupes de chrétiens appelés « tract bands » qui envoyèrent au Québec des milliers de traités par la poste assortis de l'offre d'un Nouveau Testament gratuit. C'est ainsi qu'il put visiter des centaines de personnes intéressées et qu'un bon nombre d'entre elles se convertirent par la grâce de Dieu.

Monsieur Spreeman consacra beaucoup de temps à condenser en un volume plusieurs écrits du père Charles Chiniquy. Il savait par expérience qu'en milieu catholique, il faut souvent démolir avant de construire. Il était convaincu que le témoignage de cet ancien prêtre, natif du Québec, converti au Seigneur, pouvait servir d'instrument, entre les mains de Dieu, pour éclairer des âmes sincères à la recherche de la vérité. Il avait visé juste.

John Spreeman n'était pas seulement un prédicateur, mais un pionnier dans toute la force du terme. Pour défricher le terrain, il fallait multiplier les contacts et rejoindre les Canadiens français qu'il aimait afin de leur parler du Sauveur. Il était à son meilleur dans les visites à domicile où il présentait l'Évangile avec clarté et conviction. Il savait rendre vivant son enseignement par des histoires et des illustrations frappantes.

Après son mariage en 1936, il s'installe à Albnel en Abitibi et y travaille pendant des années. Ce n'est en 1959 qu'il partira travailler dans la ville de Québec avant de revenir quatre ans plus tard à sa chère ville d'Albnel. En 1967, au décès de son épouse, il revient pour deux ans à Québec. Homme de convictions, il pouvait rendre compte de sa foi. Il avait un cœur large pour aimer tous les enfants de Dieu qu'il voulait rassembler dans la simplicité autour du Seigneur en suivant ses principes bibliques. Pour lui, c'était leur faire goûter ce qu'il y a de meilleur, mais sa démarche n'a pas toujours été comprise.

Il en a encouragé plusieurs à venir répandre l'Évangile dans la Province de Québec. Pour ne donner qu'un exemple, nous avons déjà signalé la présence

de Noah Gratton, un Franco-ontarien de Grand Bend, au bord du Lac Huron, qui demeurera à ses côtés jusqu'à son décès en 1962.

En privé, Monsieur Spreeman aimait à s'entretenir des choses de Dieu et de l'oeuvre qui lui tenait tant à cœur. Lui qui était si sérieux quand il montrait aux non convertis le danger de partir dans l'éternité sans le Sauveur devenait au contraire particulièrement enjoué avec les amis amenés à le côtoyer, eux qui appréciaient particulièrement son sens de l'humour.

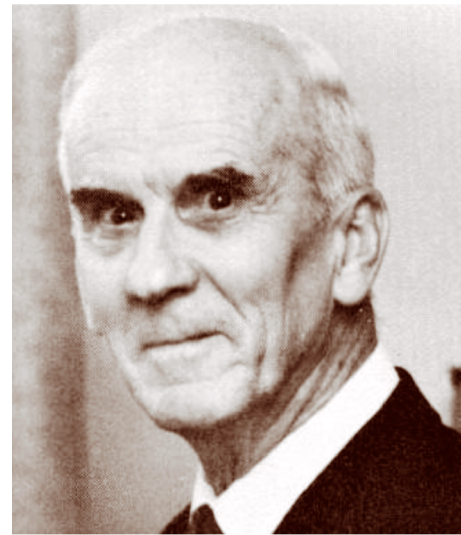


John Spreeman et son épouse Nellie Martin

En 1936, John Spreeman épousa Nellie Martin de Guelph en Ontario. Leur foyer, tant à Girardville qu'à Québec, était toujours ouvert aux chrétiens et aux personnes désireuses d'entendre l'Évangile. Elle est décédée en 1967. Deux ans plus tard il se remaria avec Eileen Grainger, qui était déjà active dans l'oeuvre du Seigneur au Québec depuis plusieurs années. Ils se fixèrent à Farnham où, malgré ses forces déclinantes et sa voix presque éteinte, Monsieur Spreeman conserva son zèle pour annoncer l'Évangile. Assisté par son épouse, ils eurent tout un ministère de visites dans des foyers et virent plusieurs conversions. Le foyer des Spreeman continua d'être un oasis

dans le désert de ce monde.

En 1982, les Spreeman déjà assez avancés en âge quittèrent le Québec pour une maison d'accueil pour personnes âgées, *Bethany Lodge*, à Markham,



John Spreeman, âgé

dans la banlieue de Toronto. C'est là que ce fidèle serviteur a passé les dernières années de sa vie, en recevant les soins attentifs de son épouse et du personnel de cet établissement chrétien. Monsieur Spreeman était atteint de la maladie de Parkinson. Autrefois si actif, il accepta sans murmure d'être ainsi limité. Le 12 octobre 1989, il est entré dans la présence de Celui qu'il aimait et qu'il a servi avec tant de consécration. Ce fidèle serviteur de Dieu qui avait consacré sa vie à la Province de Québec venait de s'éteindre à l'âge de 88 ans.

Le service a eu lieu dans la banlieue de Toronto, en présence de parents, de nombreux amis et connaissances. Harold Paisley y présenta clairement l'Évangile. Vincent Davey et Jean-Paul Berney lurent un ou deux passages de la Parole et dirent quelques mots sur la vie de ce pionnier de l'oeuvre au Québec. Soixante-dix voitures accompagnèrent le corps au cimetière Pine Hill, où il repose en attendant le jour où la mort sera enfin engloutie dans la victoire (1 Corinthiens 15.54). Pour ceux qui ont tant reçu par le ministère de John Spreeman: « La mémoire du juste est en bénédiction » (Proverbes 10,7), et aussi: « Il parle encore, quoique mort » (Hébreux 11,4).

Richard Strout et Jean-Paul Berney
16 avril 2010

Du nouveau sur Belle-Rivière (1853-1955)

De nouvelles informations sur la paroisse de Belle-Rivière nous amènent à corriger certaines pages de notre livre paru en 2007: *Belle-Rivière, 1840-2006*, Montréal, SHPFQ, 703 p. (ci-après BR).

Dans un texte écrit en 1860 (vraisemblablement contemporain de la lettre à sa sœur Uranie du 6 février, voir annexe 4 de BR) intitulé : « Parallèle de ce que Mr Doudiet a fait en faveur de cette Église-là. Et de ce que L'Église a fait pour lui », le pasteur Jaques-Frédéric Doudiet résume son point de vue. Dans ce document, il précise explicitement : « Église Protestante de BelleRivière. Commencée en 1853, à la Côte St Jean, avec les trois familles Piché. Les réunions sont transportées à BelleRivière, afin de favoriser les personnes de ce voisinage-là. » Donc, contrairement à l'indication de notre livre qui la place en 1854 sur la base du Rapport annuel de la FCMS, c'est déjà en 1853 que l'Église de Belle-Rivière s'organise, même si ce n'est qu'en 1855 que sont nommés ses responsables au conseil de paroisse et ses syndics. Les anniversaires de la paroisse devraient donc se célébrer en référence à 1853, année de sa fondation, et non de l'arrivée des premiers missionnaires en 1840.

On y apprend aussi que le pasteur « a acheté de ses propres fonds une maison à BelleRivière, afin de pouvoir y tenir les réunions. Il n'a jamais fait payer de loyer pour cela & du reste n'a jamais n'en fait payer pour tout ce qui se rapportait à l'exercice de son Ministère. La prospérité spirituelle de son troupeau lui a constamment tenu à cœur & il n'a cessé de travailler & de prier pour elle. Il a dépensé de ses fonds particuliers en faveur de l'Église depuis 1853 jusqu'en 1860 une somme de plus de 400 piastres. » Le pasteur ne précise pas quand il a fait l'acquisition d'une maison pour les réunions. La terre et la ferme de Belle-Rivière ne seront vendues aux Groulx qu'en 1855, peut-être est-ce au cours



Belle-Rivière dans les années 1980.

de cette même année que s'est faite la nouvelle acquisition en remplacement de la demeure qui avait jusque là tenue lieu de maison de la mission. Compte tenu de l'emplacement de l'église, il est bien possible que l'ancienne maison de mission ait été démolie également dans ce même temps.

On y apprend encore que c'est « une fraction d'individus mal intentionnés, faisant partie de la Congrégation (non des communiants), d'accord avec certains protestants anglais, [-] qui n'ont de Chrétiens que le nom, mais dont les œuvres démentent bien la profession – avaient pris à tâche depuis un certains temps de noircir le caractère du pasteur de l'Église de BelleRivière auprès du Comité de la Société de Mission Française Canadienne – et cela dans le but évident de l'obliger à quitter son poste, en lui faisant retirer l'allowance [sic] de \$200 accordée par la Société. » C'est la première fois que nous lisons cette intervention des anglophones auprès du Comité. Elle pourrait jeter un jour nouveau sur la formule « son adaptation » utilisée dans son procès-verbal en 1855. C'est peut-être entre autre parce que Doudiet ne savait pas bien l'anglais que l'on souhaitait le remplacer

à Belle-Rivière... [cf. p. 127].

L'ensemble du « parallèle » reprend parfois mot à mot les protestations que le pasteur avait transmises à sa sœur Uranie. À la fin du document, il précise qui fait partie de sa communauté :

« Toutes les familles Canadiennes qui de droit peuvent être considérées comme faisant proprement partie de la Congrégat. de BR sont les suivantes :

1. Famille (Basile) Piché – Côte St Jean
2. --- Pierre Piché – Côte Ste Marie
3. Octave Carrière – BelleRivière
4. Isidore Groulx – BelleRivière
5. Basile Groulx – Côte double
6. Famille Fortey [François Forté] – au Lac (n'a pas encore officiellement demandé admission)

[Félix] Bigras (East Settlt) fait partie d'une Égl. Meth.

[Nestor] Dorion (du Gore) pas officiellement admis

[Félix] Touchette – depuis 18 mois n'a plus paru aux assemblées – s'est isolé [?] lui-même [difficile à lire – on pourrait avoir ici une clé d'explication]

Des 2 fam. Dubeau, l'une est déjà partie & l'autre va suivre [Jean-Baptiste et Pierre, nous ne savons pas dans quel ordre]

[Pierre] Gareau s'en va également. [Nous avons hésité sur son appartenance à la paroisse, p. 181, elle est donc confirmée ici.]

Les [Alexander] Fraser (BR) n'ont jamais fait partie de l'Égl. [contrairement à notre supposition, p. 127; ils étaient apparentés à John Snowdon, marchand de Belle-Rivière]

Tout ce qui précède explique suffisamment la démision que Mr D. a cru devoir donner de sa charge de pasteur de l'Égl. de BR. »

Voilà donc pour ce premier aperçu de la communauté de Belle-Rivière à ses débuts. La feuille de Doudiet est simplement glissée entre les pages des procès-verbaux dont nous parlons à l'instant.

Nous avons pu aussi consulter les « Procès Verbaux du Conseil Presbytéral de l'Église de la Belle-Rivière » pour les

années 1902-1953 qu'avait conservés le pasteur Hervé Finès de Béthanie, les deux Églises ayant été fusionnées en 1938. Nous n'y apprenons que bien peu de chose puisqu'il s'agit essentiellement de préciser quand et à quels endroits auront lieu les cultes de Sainte Cène, puis d'indiquer combien de personnes y ont participé. Pendant les premières décennies, la participation se chiffre à une vingtaine de personnes. Nous y voyons qu'il n'y a qu'un seul culte avec Sainte Cène durant l'été alors qu'il a existé pour ces mêmes années plusieurs assemblées animées par des étudiants après le départ du pasteur St-Germain en 1909. Il célébrera des cultes avec communion encore deux ans (dernière Cène au 12 mars 1911). Puis ce seront différents pasteurs qui s'y présenteront, le pasteur A.G. Rondeau (1912), le professeur Biéler (1915-1916), J.U. Tanner (1917), H. Joliat (1918), W. Chodat (1919), John Gourlay (1920, pasteur à Lancaster, Ontario), Edouard Martineau (1921-1922), R. Dewitt Scott (septembre 1922) et à partir de l'été 1923, le pasteur Georges Peck de Béthanie jusqu'en 1936, un an avant sa mort. (correction de la p. 279 donc qui

n'indiquait que les animateurs et non les pasteurs).

En 1940, les coupures de journaux qui s'y trouvent pour souligner le 100e anniversaire de la communauté nous permettent de constater que contrairement à notre note de la p. 298, *The Gazette* de Montréal avait effectivement fait paraître un court article le 14 septembre 1940 indiquant que le lendemain aurait lieu à Belle-Rivière la célébration du 100e anniversaire, un pique-nique et le dévoilement d'une plaque commémorative. Le pasteur Biéler s'excusait de son absence (lettre du 13 septembre) due à des « circonstances plus fortes que [sa] volonté » et envoyait ses bons vœux à la communauté centenaire. Notre note 18, p. 297, signalait que l'Église presbytérienne n'avait pas répondu à l'invitation. Nous apprenons tout de même par une lettre du 20 septembre 1940 jointe aux procès-verbaux qu'Allan S. Reid s'excusait auprès du pasteur Claude de Mestral de n'avoir pu être présent, qu'il était hors de la ville, mais qu'il n'avait pu trouver personne au Synode pour pouvoir le remplacer, tout le monde étant occupé à des tâches pastorales ce dimanche-là et n'ayant pu dénicher de

suppléant. Glorieux! De son côté, le pasteur Léonard A Therrien (de l'Institut Feller) regrettait de n'avoir pu y être présent malgré l'intérêt qu'il accordait au protestantisme francophone. « Tout ce qui se rapporte aux origines de notre œuvre commune d'évangélisation me touche au cœur et j'aime à bénir Dieu avec mes frères de tout ce qui s'est accompli de bien parmi notre peuple depuis cent ans ». Il contribuait tout de même au Fonds du Centenaire. (PV p. 75, lettre du 21 septembre 1940.)

Le 29 novembre 1955, les membres et amis signent le livre des procès-verbaux après la cérémonie à 15 heures pour marquer la remise en état des bâtiments et la transformation de l'ancienne école en presbytère pour le pasteur François Gérard (p. 84-85) durant l'été. Soixante-dix-sept personnes ont signé le registre dont les pasteurs Joliat, Beaudon, Kennedy, Eddy avec leurs conjointes et parmi les laïcs, les Laurin (25), Louette (7), Piché (4), Touchette, Javet, Demole, Larose, St-Germain, Dorion, Giroux et des dizaines d'autres.

Jean-Louis Lalonde

Arthur Buies et nos missions françaises

Pamphlétaire, journaliste et libre-penseur, Arthur Buies (1840-1901) est libéral, tolérant, anticlérical, fait partie de l'Institut canadien, prône la séparation de l'Église et de l'État et l'éducation primaire obligatoire. Il se veut volontiers provocant et ne recule pas devant le scandale. L'Aurore a repris un de ses textes le 11 décembre 1936 à l'occasion du centième anniversaire de la première classe d'Henriette Feller.

En voici un extrait. JLL

Ils [les missionnaires suisses] eurent des maisons. Oui, sur ce sol rongé par la dîme, mesuré comme un domaine par les prêtres, devenu tombeau sous leurs pas, il s'éleva des maisons libres de leur contrôle, n'ayant pas besoin d'être bénies par eux pour échapper à l'incendie, ne les ayant pas à leur tête pour empêcher la lecture, de peur que le peuple s'instruise.

Aujourd'hui ces maisons ont des élèves, progressent, augmentent, mais savez-vous leurs commencements?

Savez-vous que des curés furieux de voir ces ennemis, futurs vainqueurs de la superstition, s'installer au beau milieu de leurs paroisses et leur enlever tous les ans quelques payeurs de dîmes, conçurent l'infâme dessein de représenter ces maisons comme des refuges de prostituées, des repaires où se rassemblaient les criminels?

J'ai vu la chaumière où une femme, qui laissa un nom longtemps vénéré, modèle de vertu et d'abnégation, martyre de vingt-cinq ans, réunissait dans sa mansarde les pauvres enfants qui allaient à elle, et leur apprenait les éléments de toutes choses qu'ils eussent en vain cherchées dans les écoles de campagne où l'instituteur est la marionnette du curé.

Le temps n'est pas loin peut-être où l'on rendra une justice aussi éclatante qu'elle aura été tardive à ces missionnaires courageux et intrépides qui bravaient bien plus que les supplices, qui bravèrent l'horreur et l'odieux attachés à leur nom, qui ne craignirent pas de se voir pendant des années entières, exposés à toutes les

persécutions, à toutes les injustices, à toutes les répulsions de préjugés haineux et féroces, pour affranchir et éclairer les pauvres gens qui les conspuaient.

Aujourd'hui encore, un préjugé absurde, plus fort que tous les raisonnements, plus fort que le sentiment de la plus élémentaire équité, attache à leur personne une appellation ridicule, ne pouvant plus y joindre la flétrissure.

Mais il en sera bientôt de cela comme de toutes les autres monstruosité qui ont subsisté jusqu'aujourd'hui, grâce aux ténèbres épaisses qui nous enveloppent; on n'osera pas se les rappeler et l'on ne voudra pas en croire ses souvenirs.

Elles paraîtront dans l'imagination confuse comme des mouvements fictifs d'un âge qui n'existât jamais, et aucun de ceux qui suivront notre génération ne voudront admettre qu'il y eut une génération comme celle qui nous a précédés. »

Provost, Joseph (1847-1918)

PROVOST, Joseph, colporteur, journaliste, pasteur congrégationaliste (1871-1910), né le 9 mars 1847 à l'Isle Bouchard (comté de L'Assomption, Québec), de Joseph Provost, meunier, et d'Archange Dansereau, décédé le 13 octobre 1918 et inhumé à New Haven (Conn.).

Né le 9 mars 1847 à l'Isle Bouchard, dans le comté de L'Assomption, Joseph Provost était le troisième enfant d'une famille de cinq. Avant même son dixième anniversaire, il eut la douleur de perdre sa mère, Archange, le 20 janvier 1857, sans doute en raison de complications liées à la naissance d'Adéline, seconde fille du couple. Son père Joseph Provost, meunier de métier et aide-bedeau, se voyait devant la lourde responsabilité d'élever seul cinq enfants, dont la toute petite Adéline. Comme cela se faisait en ce temps-là, il confia son fils Joseph à son frère, Hilaire Provost, qui était aussi le parrain de l'enfant. Le hasard fit qu'Hilaire traversait à l'époque une période de remise en question de sa foi, dont les raisons demeurent inconnues, et il se convertit bientôt au protestantisme. Il inscrivit alors le petit Joseph aux Instituts protestants de Pointe-aux-Trembles, une décision qui n'était pas que purement religieuse puisque nombre de familles catholiques de la région choisissaient déjà cette institution, reconnue avant tout pour la qualité de son enseignement. Peu après, son père s'étant remarié en 1859 avec une épouse fort catholique, les liens entre les deux familles se refroidirent sérieusement, une situation que le temps ne permit jamais d'atténuer. Cette distanciation familiale semble avoir inspiré des éléments du roman qu'il fera paraître en 1881.

À la fin de son adolescence, Joseph participa à l'expansion vers le Bas-Saint-Laurent de la mission franco-canadienne, consacrant ses étés de 1866 et 1867 au colportage des bibles, en compagnie de T.-G.-A. Côté, qui devint un ami intime avec lequel il maintint des liens personnels et professionnels toute sa vie durant. Parallèlement, parce qu'il n'existait pas encore de collège universitaire pour former des pasteurs en français, la mission avait envoyé dès

le début des années 1850 ses élèves les plus prometteurs compléter leur formation en Suisse. Laurent Rivard, Rieul Duclos et Gilbert Mousseau des Islets avaient ainsi fait partie de cette première cohorte dont les semences s'étaient avérées plus que fructueuses. En automne 1867, ce fut donc au tour de Provost de s'embarquer pour l'Europe, où il se lia d'amitié avec Narcisse Cyr, fondateur du premier journal franco-protestant du Canada, *Le Semeur canadien* (1851-1861), une amitié qui perdura jusqu'au décès de ce dernier, en 1894. Il poursuivit son éducation en théologie d'abord à Miolan,



Joseph Provost, jeune

près de Genève, puis à l'Académie de Neuchâtel.

De retour au Québec, Joseph Provost passa l'été 1870 dans la région de Rivière-du-Loup où il oeuvra à la distribution de bibles. Le 19 septembre suivant, il unit son destin, dans l'église évangélique française de Joliette, à M^{lle} Sarah Vernier (née en 1849), jeune fille qu'il avait sans doute connue par l'intermédiaire du directeur de l'école de Pointe-aux-Trembles. Ce dernier, J.-A. Vernon, était en effet l'époux en secondes noces de la mère de Sarah, une protestante d'origine suisse, Lydia Vernier, devenue veuve en 1853 après le terrible naufrage du bateau sur lequel voyageait son premier époux, de retour d'Europe, Jean Vernier. Peu après, le couple monta dans un train qui devait éventuellement les déposer à Chillicothe, dans l'État de l'Ohio. Pleins d'énergie et d'ambition,

les jeunes époux participaient alors à une vaste campagne visant à convertir les Franco-Américains à une spiritualité plus en accord avec l'ouverture religieuse de leur pays d'adoption. Ordonné pasteur à Chillicothe en 1871, Joseph Provost se joignit aux jeunes missionnaires appelés à participer à la grande aventure américaine. Quelques mois après son arrivée aux États-Unis, il fut envoyé à Mowrystown, également en Ohio, où il se chargea d'une église française pendant plus de trois ans. C'est là que naquirent les deux premiers enfants du couple, Éva Lydia et Vernon Joseph, du nom bien sûr des parents biologiques de Sarah

Ce séjour étatsunien fut toutefois interrompu quand, en 1874, on lui demanda de prendre les rênes du complexe de la rue Craig, à Montréal, fondé dix ans plus tôt par le pasteur et historien Rieul Duclos. Cet ensemble réunissait un lieu de culte de 500 places, un presbytère et une maison paroissiale comprenant des salles de réunion, une librairie et un musée. Au cours des quatre années qui suivirent, et sans savoir qu'il s'agissait là de ses derniers moments de résidence au Québec, Joseph Provost se lança corps et âme dans cette entreprise, parvenant à affranchir financièrement son église, une première, de la commission missionnaire de l'époque.

Malheureusement, sa congrégation, pourtant en pleine expansion, se vit soudain contrainte de cesser ses activités. Voici en quelles circonstances. Il faut savoir que la paroisse de la rue Craig faisait partie de l'Union synodale des Églises évangéliques (1858-1877) qui regroupait une douzaine de communautés issues du travail de la Société missionnaire franco-canadienne (SMFC). Cette Union synodale avait dû se dissoudre en 1877 faute de fonds, la SMFC n'étant plus elle-même capable de la soutenir et voulant se limiter au travail missionnaire dans les domaines de l'éducation et du colportage rural, laissant aux missions des autres dénominations le soin de continuer l'œuvre particulièrement en ville. La paroisse de la rue Craig choisit de payer elle-même son pasteur et de devenir une Église indépendante. De son côté, la SMFC, qui désirait récupérer ses fonds, obligea la communauté ou de

lui racheter le complexe ou de cesser de l'utiliser. Comme il fallait réunir quelque 10 000 \$¹ pour ce faire et que le groupe n'y parvenait pas, il baissa les bras et célébra son dernier culte le 15 septembre 1878, libérant le pasteur de ses obligations.

Joseph Provost retourna pour six ans à Mowrytown avec sa famille qui s'était enrichie durant son passage au Québec de trois nouveaux membres (Hilaire [1874], Fritz Florian [1876] et Gerald Harold [1878]). Durant son séjour à Montréal, Provost avait tissé des liens avec Laurent-E. Rivard, éditeur et directeur du journal hebdomadaire *L'Aurore*, et avait accepté de collaborer ponctuellement à son périodique. À la fermeture de la librairie du complexe en 1878, Rivard avait mis sur pied une nouvelle librairie et une maison d'édition qui lui étaient propres. En 1881, il avait donc accueilli très favorablement la demande de publication par Provost de son petit roman, *La Maison du coteau*, révolutionnaire à plus d'un égard. Pour son anecdote, Provost plongeait dans ses souvenirs d'enfance pour recréer un univers familial déchiré, selon son point de vue, par l'intransigeance de la religion catholique et l'absence totale d'amour pour son prochain. Un homonyme de sa petite sœur Adéline, qu'il n'avait presque pas connue, y tenait le rôle de victime d'une mère despote, vouée aux désirs d'un prêtre catholique imbu de pouvoirs, alors que le personnage du père, meunier de son métier, y était personifié comme un être sympathique, mais foncièrement incapable de s'affranchir du pouvoir du prêtre et de celui de sa propre épouse. Le mariage d'Adéline à un jeune protestant, Florian — réalité littéraire qui pourrait être interprétée comme le cri du cœur de Joseph à une jeune sœur qu'il n'avait pas souvent l'occasion de voir —, sera l'occasion pour les catholiques du roman d'exprimer toute leur intransigeance et leur haine de la différence, provoquant la séparation du couple et, ultimement, la mort d'Adéline. Roman psychologique, naturaliste selon les définitions littéraires acceptées, *La Maison du coteau* offre au lecteur une image jusqu'alors insoupçonnée, et inconnue, du Québec du 19^e siècle. En raison de sa nature conflictuelle, presque pamphlétaire, en regard des conflits qui animaient alors les deux communautés religieuses, sa parution fut occultée au grand public, et ce n'est qu'en 2000, lors de sa publication en édition critique (Sainte-Foy,

Les Éditions de la Huit), qu'il put enfin être apprécié à sa juste valeur.

Pendant ce temps, la *grande hémorragie* québécoise continuait de provoquer ses ravages ... et le protestantisme francophone d'établir ses assises en Nouvelle-Angleterre. En 1877, la première église franco-protestante du Massachusetts fut mise sur pied à Lowell, à l'initiative de nul autre que le révérend T.-G.-A. Côté. Six ans plus tard, une seconde naissait, à Springfield dans le même État, toujours sous l'impulsion de Côté. Quoi de plus normal donc qu'il fasse alors appel à son bon ami Provost pour relever ce nouveau défi de missionnariat. Accompagnés des trois nouveaux rejetons nés à Mowrytown au cours de ces six années (Alva George [1879], Louise Germaine [1882] et Olga Blanca [1884]), Joseph et Sarah se dirigèrent donc vers Springfield, dans les derniers mois de l'année 1884.

L'intérêt pour le journalisme et la littérature que Provost avait développé depuis le milieu des années 1870 trouva bientôt un nouvel exutoire; durant l'automne de l'année 1886, une série de rencontres avec son ami Côté, Calvin Amaron (fils du colporteur suisse Daniel Amaron, arrivé en Amérique en 1840), Joseph Allard, Georges-Clément Mousseau, et Thomas Dorion qui avait fait ses classes en imprimerie à Pointe-aux-Trembles, culmina en la création d'une société, la Société de publication française / French Publishing Society, qui allait être à l'origine d'un périodique, *Le Semeur franco-américain*. Pendant que Côté se chargeait de ses finances et Dorion de son impression, Joseph Provost prenait sur ses épaules les responsabilités éditoriales. Même surchargés de travail, les trois hommes firent des pieds et des mains pour maintenir à flot ce nouvel organe d'information. Toutefois, Dorion démissionna quelque six mois plus tard en mars 1887 puis, l'été suivant, on déménagea les presses de Ware (Mass.) vers l'atelier typographique du Collège protestant français de Lowell dans le même État. Plus tard, au décès de son épouse en 1893, Calvin Amaron, peut-être pour oublier son malheur, abandonna la direction du journal et accepta l'offre qu'on lui faisait à Montréal de venir restructurer *L'Aurore*.

Provost, devenu à la fois administrateur et rédacteur du journal, et en dépit de l'aide apportée par deux étudiants salariés du collège de Lowell, ne put résister longtemps aux exi-

La grande hémorragie québécoise

Depuis le milieu du siècle, le Québec vivait une période économique difficile, alors que l'augmentation de la population, le manque de routes, les déficiences en agriculture et de multiples autres causes poussaient nombre de Québécois vers les États-Unis, particulièrement vers les usines de textiles de la Nouvelle-Angleterre. Si elle avait d'abord été temporaire, l'émigration canadienne-française s'était accrue au début des années 1870, pour devenir un véritable fléau, une épine aux pieds de tous les gouvernements québécois. On évalue à près d'un million le nombre de Canadiens français qui, de 1840 au krach de 1929, établirent leurs pénates dans les États du Sud. Rapidement, ces Canadiens s'organisèrent, reproduisant le mode de vie du pays d'origine. Les Petits Canadas étaient nés, petits quartiers français au cœur de villes anglophones, avec leurs marchands, artisans et professionnels; y manquaient cependant encore les prêtres catholiques francophones. Incapables de reconnaître la réalité économique de ses citoyens, inaptes à trouver des solutions pour mettre fin à cette hémorragie, nombre de politiciens et de membres du clergé avaient dès le début opté pour le rejet et l'insulte. Les Franco-Américains devinrent ainsi, dans leur bouche, des traîtres à la nation, des paresseux, des canailles, épithètes de discours publics que l'on reproduisait alors souvent dans les journaux, et que l'on répétait dans nombre d'éditoriaux. Le clergé catholique québécois fut ainsi lent à réagir et s'opposa d'abord à l'envoi de prêtres francophones dans ces nouveaux quartiers franco-américains, laissant au clergé irlandais, anglophone, le soin d'offrir ses services à cette population émergente.

Plutôt que de voir le problème en terme de morale, il aurait été plus sage de prendre un peu de recul et de voir qu'il s'agissait d'un problème général de réorganisation économique de la main-d'œuvre lié au capitalisme industriel. Durant la période, quelque 55 millions d'Européens ont quitté le continent dont 33 millions pour les États-Unis et 4,5 millions pour le Canada, et l'émigration du reste du Canada vers les États-Unis a été encore plus importante que l'émigration québécoise.

gences de ce travail continu. Afin de donner un second souffle au journal franco-protestant, lors de sa réunion du 24 août 1889, la Société convint de mettre fin aux activités du *Semeur* et de vendre ses actifs à une société nouvellement fondée, la Société des publications évangéliques. Malgré l'expérience qu'il venait de vivre, Joseph Provost offrit sa collaboration au nouveau périodique, laissant toutefois la responsabilité de la rédaction à une succession de jeunes journalistes énergiques: *Le Semeur franco-américain* devint ainsi *Le Citoyen franco-américain*, un journal hebdomadaire de seize pages, douze en français et quatre en anglais; en plus de ses articles sur la religion, le périodique discutait volontiers de sujets d'actualité telles l'éducation et la citoyenneté. Parallèlement à son travail de pasteur et d'administrateur du *Citoyen*, Provost accepta bientôt une troisième charge d'envergure, celle de professeur au Collège protestant français de Springfield, qui prit ce nom en 1888 quand on déménagea dans cette ville le collège de Lowell. Provost maintint cette triple charge pendant des années, y consacrant le meilleur de lui-même.

Puis, treize ans après son arrivée à Springfield, il accepta de relever d'autres défis. En 1897, il devint pasteur à Torrington (Connecticut), ce qui l'obligea à démissionner du *Citoyen*, lequel, malgré quelques difficultés, tirait alors à 1 800 exemplaires. Impressionnant! Le Collège de Springfield en devint l'unique propriétaire deux ans plus tard, et la publication se poursuivit jusqu'en 1905, où elle dut fermer ses portes². Durant son séjour à Torrington, Joseph Provost contribua activement à la fondation d'une nouvelle église protestante, à Ludlow, et fut un participant actif et dévoué aux commissions annuelles de l'Alliance évangélique, où on lui rendit d'ailleurs un vibrant hommage, en 1905 :

«Notre frère Provost y [à Torrington] fait une belle oeuvre, au milieu des 1 200 ou 1 500 personnes de langue française. Il n'y pas de curé français. Le curé irlandais ne s'entend pas très bien avec les catholiques français, ce qui donne ainsi une large place à M. Provost dans cette population. Un pasteur américain d'une église influente de l'endroit disait dans une conférence publique: "Nous avons au milieu de nous un frère, d'une autre langue, qui accomplit un travail à lui seul, une oeuvre

plus grande et importante que celle de nos églises réunies". Notre ami Provost qui se fait toujours un scrupuleux devoir de faire l'histoire des autres missionnaires, ne dit jamais grand'chose de lui-même. Il travaille en silence, mais jette les semences à pleines mains. Il prêche l'évangile à des centaines de personnes par sa parole toujours fraîche, vigoureuse et sympathique. Il annonce la vie du sauveur [sic] par son dévouement pour les pauvres, les malades, les gens sans travail et découragés, et cependant, il n'est pas de ceux qui publient tout ce qu'il fait.³»

Le pasteur Provost continua cependant d'être passionné d'histoire, un intérêt qu'il avait développé au cours des ans. En 1892, il avait ainsi écrit une histoire des Instituts protestants de Pointe-aux-Trembles⁴; sept ans plus tard, à Torrington, il commença une biographie du célèbre Charles Chiniquy, qu'il avait côtoyé à plusieurs reprises et avec qui il avait correspondu⁵; et en 1909, le pasteur Beauchamp de Sainte-Anne, aux Illinois, lui demanda d'écrire l'histoire de la fondation de son église. Partout où il passait, on reconnaissait à Provost une verve et une éloquence hors du commun, qualités que le pasteur exploitait avec régularité, par le biais de conférences sur une variété de sujets qui témoignent toutes de sa curiosité innée. Quelques-unes seulement demeurent: L'histoire du Canada (Springfield, 16 février 1894), Les débuts des missions baptistes de langue française en Nouvelle-Angleterre (Providence, Rhode Island, 15 mai 1902), Les colonies huguenotes (s.l., septembre 1885, Providence, Rhode Island, 14 mai 1902), Le concept et les sources de la peur (Springfield, Mass., 11 février 1894), Les évangiles synoptiques (s.d.), Calvin et sa philosophie (Montréal, 1876, Springfield, 1885, Torrington, Conn., 1898), Le patriotisme (Sainte-Scholastique, Québec, juin 1899), L'Affaire Guibord (s.d.), Vinet⁶ et la théologie moderne (Torrington, Conn., 2 juin 1908), Le socialisme et le christianisme (Pittsfield, Mass., 11-12 juin 1907), Charles Secrétan⁷ (Fall River, Mass., 13 octobre 1908) et plusieurs autres. On voit par ces titres que Joseph Provost pouvait placer au cœur de ses réflexions des questions complexes qui touchaient les franco-protestants de son époque.

Quelques jours avant la célébration du Noël de l'année 1910, en proie à des problèmes de santé, Joseph Provost

remit sa démission de l'église française congrégationaliste, après 14 ans de loyaux services. Quelques courts mois plus tard, cette décision fut renforcée lorsque, le 28 février 1911, au cours d'une conférence sur l'histoire du journalisme protestant prononcée à l'église Saint-Jean de Montréal, il reçut un télégramme le rappelant d'urgence «auprès de son épouse mourante⁸». Bien que la réalité ne fut pas aussi terrifiante que l'énoncé du télégramme, ce rappel à l'ordre le convainquit de mettre un frein définitif à ses incessantes activités publiques. Joseph et Sarah déménagèrent alors à West Haven puis, quelques kilomètres plus loin, à New Haven, où les petits plaisirs de la vie furent le lot de leurs dernières années. Atteint d'un cancer de la gorge, Joseph dut bientôt subir une difficile intervention chirurgicale avec des résultats mitigés. Il s'éteignit le 13 octobre 1918, à l'âge de 71 ans, une année à peine après le décès de son ami Laurent-E. Rivard, dont il avait d'ailleurs préparé et prononcé l'eulogie.

Le pasteur congrégationaliste Joseph Provost garda toujours la nostalgie de ses origines francophones et de ce grand et vaste pays que le travail et la foi lui avaient demandé d'abandonner, et il y revint en visite aussi souvent que possible, tant pour se maintenir au fait de l'évolution des communautés protestantes du Québec que pour renouer avec sa culture d'origine. Il avait même fondé à Springfield, en 1886, un club français et, bien que les discussions hebdomadaires aient surtout été de nature religieuse, il ne manquait pas de rappeler aux participants potentiels que «le premier lundi de chaque mois [était] consacré à la musique, poésie, récitation, improvisation, etc.». La sympathie et le respect qu'on lui portait ne peuvent être démentis, et c'est avec plaisir que l'on faisait appel à lui pour des interventions publiques, dont plusieurs se firent en compagnie du grand orateur Chiniquy, qu'il admirait profondément et de qui il écrivit d'ailleurs, à deux reprises, une esquisse de biographie. À son décès, il laissait dans le deuil son épouse, et neuf de ses onze enfants. *L'Aurore* résumait ainsi son passage en ce bas monde :

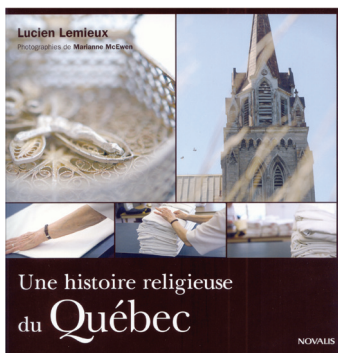
«Le pasteur qui vient de déloger était un homme remarquable à plusieurs égards. Il avait du dévouement, des dons oratoires supérieurs, une facilité d'improvisation fort grande, trop grande peut-être, une plume féconde, un style hardi et par-dessus tout, une nature généreuse

qui le mettait au service de tous ceux qui avaient besoin de lui. Il ne fut pas étranger à la souffrance. Père d'une nombreuse famille et ne recevant qu'un traitement insuffisant, il connut la pauvreté, les soucis et les échecs qui paralysent. Il eut des détracteurs dont la plupart n'étaient pas dignes de dénouer la courroie de ses souliers, mais il ne leur en tint pas rancune, il conserva son entrain, sa gaieté, son optimisme jusqu'à la fin. Il aimait profondément le Canada, son grand fleuve, ses campagnes et ses forêts, et les États-Unis, que les circonstances lui firent habiter nombre d'années, lui parurent toujours une terre d'exil.¹⁰»

Jean Levasseur
Université Bishop's

PARUTIONS

Lucien Lemieux,
Une histoire religieuse
du Québec,
Montréal, Les éditions Novalis,
2010, 191 p.



Nous voudrions consacrer cette brève notice à l'ouvrage récent de Lucien Lemieux, *Une histoire religieuse du Québec*. Ce professeur émérite de l'Université de Montréal a consacré sa carrière à étudier ce sujet et l'essai est un condensé de cours donnés par l'auteur. Comme son titre l'indique, il s'agit d'une histoire religieuse du Québec (d'autres sont possibles) qui tente d'embrasser aussi bien la spiritualité autochtone, juive, protestante en même temps que la catholique. L'auteur veut en cours de route insérer l'histoire religieuse dans l'ensemble de la société. C'est pourquoi ses trois derniers cha-

pitres sont consacrés à l'évolution récente du catholicisme et de ses valeurs, ainsi qu'une réflexion sur les perspectives d'avenir.

Le livre a été bien accueilli et on l'on pourra lire par exemple tout l'intérêt qu'il présente pour des catholiques ouverts dans la critique qu'en a fait ce mois-ci Raymond Légaré dans le site *Culture et foi*. Du point de vue protestant cependant, il représente une grande déception. Alors qu'il rappelle dans sa préface la parution de la *Brève histoire* de Robert Larin ou même de notre ouvrage *Des loups...*, l'auteur semble les avoir lus superficiellement. Il ne donne que quelques éléments (p. 85-87) de l'action des baptistes ou de la French Canadian Missionary Society et semble trouver qu'avec la disparition de cette dernière en 1880, disparaît la mission protestante auprès des francophones. On cherchera vainement par la suite des liens entre les confessions, les interactions entre elles; il n'y a à peu près rien sur l'essor du mouvement évangélique au Québec au cours des cinquante dernières années. Si l'oeuvre comporte des réflexions intéressantes sur les rapports entre le catholicisme et la société québécoise ou sur le passage de la religion à la spiritualité

aujourd'hui, l'oeuvre présente donc de notre point de vue bien des limites. Uniquement centrée sur le catholicisme québécois, la *Brève histoire de l'Église catholique au Québec* de Lucia Ferretti (Boréal, 1999) est autrement plus éclairante et stimulante.

Jean-Louis Lalonde

Mark Lessard-Dempsey,
« Les premières femmes
médecins du Québec »,
Mémoires de la Société généa-
logique canadienne-française,
vol. 61, no 1, cahier 263,
printemps 2010, p. 29-44.

C'est au milieu du 19^e siècle que les premières femmes médecins apparaissent en Amérique du Nord, en Europe et en Asie. Au Québec, en particulier, l'Université Bishop's de Lennoxville est la seule institution universitaire ouverte aux étudiantes en médecine. Son école est située au centre-ville de Montréal. Plusieurs s'y formeront, d'autres iront en Ontario ou aux États-Unis. De 1900 à 1917, aucune femme n'est admise en médecine au Québec et ce n'est qu'en 1930 que l'Université de Montréal accorde son premier doctorat en médecine à une femme, Marthe Pelland, tandis que l'université Laval de Québec décerne les premiers diplômes

en médecine aux étudiantes en 1938-1939. Le rôle attribué prioritairement par le clergé à la femme au foyer n'a sûrement pas hâté les choses!

Ce qui frappe dans les biographies retenues par Mark Lessard-Dempsey sur les premières femmes médecins du Québec, c'est qu'on y trouve de nombreuses protestantes, anglophones ou francophones. Sur les 14 noms retenus par l'auteur, notons que 9 sont francophones et 5 anglophones, que 4 sont catholiques et 9 sont protestantes, (dont 3 anglicanes, 3 méthodistes, 2 presbytériennes et une baptiste) et une inconnue; que deux ont été missionnaires en Asie.

Ainsi, Maude Abbott, née Babin (1868-1940) est née et baptisée dans la paroisse anglicane de Saint-André-Est. Marie Côté (1852-1942) est née à Québec, a étudié la médecine à Chicago et a commencé « une remarquable carrière au sein de l'American Baptist Foreign Mission Society comme médecin missionnaire en Birmanie (Myanmar) ». Elle périt en 1942 au cours de la Deuxième guerre mondiale. Josephine Cunin (1864-1909) est née en France et enseigne à l'école de la mission de Sabrevois à Montréal avant de poursuivre ses études de médecine. Signalons en terminant,

- 200 000 \$ en dollars actualisés. Les méthodistes en feront l'acquisition, en 1878.
- Le journal renaquit de ses cendres en 1913, sous le nom de *L'Émigration*, une publication qui ne s'intéressait plus toutefois qu'aux seuls problèmes d'assimilation et d'émigration.
- S.-P. Rondeau, « Association pastorale à Torrington, Connecticut, les 13 et 14 juin », *L'Aurore*, 5 août 1905.
- Comme nous l'indique une lettre de Léopold Massicotte à Joseph Provost, 29 février 1892, « Correspondance », Archives nationales du Québec, Montréal, réf. 130 0 005 06-04-004B-01, bien que nous n'en connaissions aucun exemplaire.
- Joseph Provost ne compléta pas cette biographie et ne rendit pas publiques les parties déjà écrites.
- Alexandre Vinet (Ouchy 1797 - Clarens 1847). Critique littéraire et théologien protestant suisse, il défendit dans son œuvre théologique l'indépendance des Églises vis-à-vis de l'État et la liberté intérieure du chrétien (Larousse).
- Philosophe suisse (Lausanne 1815 - *id.* 1895) qui tenta un rapprochement entre le christianisme et la pensée rationaliste (Larousse).
- [Anonyme], [s.t.], *L'Aurore*, 12 mai 1911. En mai et juin de cette même année, cet hebdomadaire publia le long texte de cette conférence que Provost ne put jamais donner, texte dans lequel il brossait un vaste tableau de l'évolution de la presse franco-protestante en Amérique. C'est sans doute à ce travail que se réfère Rieu Duclos lorsqu'il dresse à son tour, dans son *Histoire du protestantisme*, sa version de l'évolution du journalisme franco-protestant.
- Joseph Provost, [s.t.], *L'Aurore*, 11 février 1886.
- R., « Nécrologies. M. le pasteur Joseph Provost, » *L'Aurore*, 15 novembre 1918. Ajoutons que depuis la rédaction de ce travail un journal de Torrington a été numérisé et qu'il comprend de nombreux articles mentionnant le nom de Joseph Provost. Ce pourrait être un projet intéressant pour un étudiant désireux de rédiger un mémoire de maîtrise de s'attarder à l'histoire de la congrégation franco-protestante de cette ville, à titre d'exemple.

(Suite de la page 11)

Suzanne Grace Dougall (1852-1914), fille de John Dougall propriétaire du *Montreal Witness* et d'Elizabeth Redpath fille de John Redpath, tous deux proches des Canadiens franco-protestants. Elle se forme à New York et pratique aux États-Unis et à Montréal.

Aujourd'hui Credo – «Une vie, Pierre Goldberger. Amoureux du Christ, passionné des autres.» No de mai-juin 2010, p. 1-11.

Pendant quarante ans, Pierre Goldberger a joué un rôle important chez les franco-protestants de l'Église unie du Canada comme pasteur, directeur du Séminaire uni, responsable de l'Unité des ministères en français après six ans d'action missionnaire au Guatemala. Il est intervenu dans toutes sortes de dossiers, de la crise d'Oka à la mission en Haïti. Le numéro que lui consacre la revue *Aujourd'hui Credo* au moment de sa retraite après plus de quarante ans de vie active permet de se faire une idée de la richesse de sa carrière. Nous lui souhaitons maintenant de se reposer un peu!

Nouvelles de la Société

Nos archives

Notre Société d'histoire a maintenant regroupé ses archives à son siège social en louant un espace à l'ÉTEM où elles deviennent maintenant accessibles. Notre site Web en donnera progressivement le contenu.

Dans notre site Web

Un circuit cyclable franco-protestant à Montréal (1600-1950)

Jean-Louis Lalonde a préparé un circuit cyclable d'une quinzaine de kilomètres qui forme une boucle à partir de la station de métro Lionel-Groulx. L'évolution de la ville a fait disparaître de nombreuses églises protestantes ou des lieux qu'ils ont utilisés. Il faut donc se servir d'illustrations d'époque ou de son imagination pour reconstituer le tout. On se reportera à notre site pour en voir le contenu. Le texte en lui-même permet de retracer plusieurs aspects intéressants des débuts du franco-protestantisme à Montréal.

Rappelons que l'on peut consulter également en ligne le circuit cyclable du Haut-

Richelieu qui va de Saint-Jean/Iberville à Grande-Ligne de Saint-Blaise. Voir www.shhr.ca à la page d'accueil.

Un historique de *L'Aurore*

On trouvera également dans notre site un historique d'une quarantaine de pages du journal *L'Aurore* qui a reflété l'histoire des franco-protestants de 1866 à 1988. Ce survol permet de retracer les grandes lignes de son évolution, les moments cruciaux où il a failli disparaître (notamment en 1954), les orientations diverses qu'il a connues, ses directeurs et principaux collaborateurs et de nombreuses autres informations sur ce journal irremplaçable pour retracer un peu de notre passé.

175^e anniversaire de l'arrivée d'Henriette Feller au Québec

Les organisateurs du *Lys, la Rose et la Parole*, Jocelyn Archambault et Alain Gendron, songent à reprendre la formule en organisant la fin d'octobre une demi-journée d'activités visant à souligner l'arrivée de cette grande figure de l'histoire du protestantisme franco-québécois.

Cette commémoration se tiendra probablement à Saint-Blaise, dans la région de Saint-Jean. Plus de détails à venir bientôt...



Invitation à la huitième assemblée plénière
de la SHPFQ qui se tiendra le samedi
11 septembre 2010 dans le temple historique
de Roxton Pond

Bilan de l'année, repas et visite organisée.
Conférence sur l'historique de la communauté.

*Une convocation officielle, l'itinéraire et le déroulement détaillé
de la journée vous seront communiqués à la fin du mois d'août.*

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale
du Québec et Bibliothèque nationale
du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges,
bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Lougheed :
(514) 482-0086

Responsables
du Bulletin

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608